Tous les caprices de la vie.

Florette M

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

TOUS LES CAPRICES DE LA VIE.

Florette M



Tous les caprices de la vie.

Florette M

Catégorie : Littérature sentimentale

Date de publication sur Atramenta : 2 mai 2015

Licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Fr%C3%BChling_bl%C3%BChender_Kirschenbaum.jpg

1. Tous les caprices de la vie.

Tous les caprices de la vie.

Dans ce trou, sous son arbre préféré, ce n’est pas seulement un chien que je mets en terre, mais aussi une partie de mon enfance.

De ma main, qui me sert au mieux, je serre celle de ma mère, l’autre est une boule sous laquelle celle de mon père fait la feuille.

Je n’ai jamais pu jouer au Pierre-feuille-ciseaux, ni à chat perché.

J’ai très longtemps été le vilain petit canard des cours de récré.

À la maison, je suis la princesse d’une cour sans miracles.

Personne n’y croit, seule la science a la valeur de donner les raisons.

La science, sa médecine, ses chirurgiens et ses hôpitaux, qui à chaque intervention ont compensé mes malfaçons.

Les accidents de ma fabrication.

Maman, d’aussi loin que je m’en souvienne, sur ses maux de mon corps portaient des mots riches en images.

« Tes bourgeons, petite fleur, dans mon ventre n’ont pas trouvé le chemin pour ouvrir les pétales de tes doigts » quand le moignon de ma main m’agaçait à rester rond.

Pourtant je les voyais au travers de ma peau, ces vestiges de phalanges.

Certaines de ma main droite se sont dépliées sur une table d’opération, les deux extrêmes le gros et le petit.

Je suis devenue gauchère par la force des choses, la pince si précieuse a choisi ce côté-là, me laissant l’annulaire et l’auriculaire soudés à vie.

Je ne m’apitoie pas sur mon sort. Ce n’est pas un sort, aucune sorcière n’est venue me maudire et je n’attends la magie d’aucune fée.

C’est seulement ma force en moi qui peut assurer mon avenir.

C’est un peu de mon père que je tiens cette certitude.

« Pose ta canne, tu n’as besoin de rien ! Reprends les gestes que le kiné t’a montrés ».

La prothèse de ménisque négligé par l’alchimie de ma conception obligeait mes ligaments à s’étirer sous d’horribles souffrances.

Elles chauffent, brûlent de part en part ma jambe, encore aujourd’hui.

« C’est à force de faire que tu oublieras le mal » m’encourageait

mon père.

Je n'oublie pas, je vis avec.

Je cours avec.

Je le domine quand je monte à cheval.

L'une de mes grandes victoires, l'autre étant de jouer d'un instrument de musique.

J'aurai voulu que l'organe soit le piano, mais de mon corps j'ai choisi le saxo.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, sous mes doigts il se plie, et exprime mon monde.

Dans l'expiration, ma colère se démonte, ma rage se libère en son, et mes peines se vident dans l'harmonie.

Je ne me fais aucune illusion et personne ne m'y encourage, je suis trop dans le canard pour valoriser l'interprétation, je m'exprime de plus en plus dans le jazz.

C'est mon professeur qui adapte pour moi les partitions, un jour je sais, je le ferai seule.

Comme je l'ai fait pour l'équitation, je sais choisir la largeur du cheval, sa hauteur au garrot, sa tranquillité, et le réglage des étriers.

Au centre il me laisse ces choix, en balade je guide les pas.

Toujours devant à la façon du cheval blanc de la chanson.

Tous derrière et moi devant.

Je ne suis qu'une petite écuyère.

Je le sais, cela me suffit.

J'ai d'autres domaines où j'excelle.

J'ai vaincu le crayon, les marches d'escaliers, les regards des élèves, la cour de récréation, les moqueries en sortie.

De la plus belle des façons : seule.

Au début il m'a fallu des aides, des orthèses, des thérapeutes, des sourires, des doudous.

Dont le dernier en date est aujourd'hui sous terre.

Il est arrivé déjà vieux, personne n'a jamais su son âge, le veto parlait de dix ans, ma mère six et mon père quelques heures.

Comme lui, j'ai toujours pensé qu'il avait l'âge de son arrivée, il est mort à huit ans, celui que j'avais quand il m'a trouvée.

Nous venions d'emménager dans cette petite ville, ma première semaine en Ce1 venait de s'achever, une béquille en main et des méchancetés plein mon sac.

Sur mon dos.

« Qu'est-ce qu'elle a, la fille ?

— C'est une handicapée.

— C'est quoi handicapée ?

— C’est pas être normale ! "

Je ne me retournai pas, et je baissai la tête quand j’entendis la mère répondre à l’enfant : « Normale, c’est comme toi »

Je n’habitais pas loin de l’école, à quelques pas, des kilomètres pour moi, je les faisais avec ma mère, qui portait mon sac et ses misères.

Les regards des autres mères, de elle à moi, des regards compatissants, de peines partagées, simulées, des regards lourds du jugement.

« C’est pas une honte ! »

Ma mère n’a jamais baissé la tête, elle la garde haute.

À ces pensées qui se reflétaient dans leurs yeux elle répondait d’un salut souriant.

Elle sourit tout le temps.

J’ai pris ce grand défaut d’elle.

Sourire pour masquer les larmes.

Sourire pour effacer la cicatrice de mes lèvres, un défaut de bourgeonnement qu’on appelait bec de lièvre.

Sourire de cette intervention qui m’a permis de vivre, boire et manger.

Ce n’est pas rien un bonheur si simple.

Sourire au simple de la vie.

Sourire pour exister.

Sourire à ce chien qui excitait les moqueries des enfants passants et de leurs parents.

« Oh le boiteux ! »

« Il est tout tordu, il lui manque une oreille »

« Regarde, il est comme la fille, pas normal »

Ma mère s’était baissée vers le chien, accompagnant mon geste.

À la dernière réflexion elle leva la tête et ne murmura pas, elle parla clairement à cette mère aux idées sans fond.

" Ce n’est pas anormal, le handicap, c’est votre réflexion qui l’est »

Elle n’avait rien répondu, collant son précieux normé contre elle, se précipitant loin de nous.

Lui, le chien, me regardait. Dans ses yeux noirs j’y ai lu toute la méchanceté qu’il avait subie, la peur et l’abandon mêlés, j’avançai ma main vers lui, ma mère la retint.

« Laisse, petite fleur, il doit appartenir à quelqu’un »

Nous avons repris notre pas et quand je me suis retournée, il nous suivait, en boitant.

Il a continué ainsi jusqu’à la maison.

Il s’est arrêté devant la porte de notre cour.

« Laisse, petite fleur, il va repartir »

Il n'est jamais reparti, il est entré dans la cour, s'est allongé à l'ombre de l'arbre.

Personne n'a eu à cœur de le chasser.

C'est devenu l'objet de mon caprice du mois.

J'en avais droit qu'à un, pas plus de douze par an, c'était une règle établie par mes parents.

Mes premières demandes furent une main droite bien fabriquée, ou d'autres doigts sur la gauche, j'ai même essayé un pavillon d'oreille comme celui de maman, mais à chacune de ces exigences, mes parents me répondaient : « Un caprice que nous pouvons satisfaire, pas un miracle, petite fleur »

Je suppose que ces caprices qu'ils m'offraient, répondaient à ceux que la nature avait fait à mon corps.

" – Pour mai, je veux ce chien.

— D'accord mai, juin et juillet et nous verrons avec ton père. »

Mon père devant la joie qui me faisait lancer une balle à ce chien, ne m'en pris que deux.

Je cédais le troisième pour qu'il dorme dans ma chambre.

Je laissai trois caprices pour lui, c'était si peu.

Le vétérinaire, le bain et le brossage nous apprirent qu'il avait été un chien battu, sans collier, ni tatouages et personne qui ne se soit plaint de sa disparition.

Steed était né.

Propre et beau.

Doux comme une peluche, grand comme un petit cheval.

Il déplaçait à grands coups de queue les feuilles de l'automne.

Il mangeait à grandes lampées gluantes la neige d'hiver dans ma main.

Il bondissait pour attraper les crêpes de février que mon père faisait sauter.

De son corps abîmé, par les mauvais traitements, lui restait les séquelles d'une patte arrière immobile, elle ne se pliait plus, il claudiquait, battant la même mesure que moi, sur le sol, sous nos trois pas.

Son oreille coupée, j'aimais la caresser.

Elle était petite douce, d'un pelage raz du velours.

Jamais il n'aboyait, ni ne montrait les dents. Il était adorable.

Steed devint la mascotte de nos chambres d'hôtes

« Il est le cerbère du paradis sur terre » dirent certains de nos clients.

Les gens de passage, au gîte ou à notre table.

Les jours d'école il accompagnait ma mère puis au fur et à mesure de l'œuvre du temps il vint seul m'attendre, portant mon sac dans sa gueule.

Lorsque mon troisième pied eut disparu, je me permis de le devancer, juste l'espace d'une seconde, très rapidement il revint et me dépassa cognant de sa queue sur ma jambe.

Surprise je m'arrêtais pour le regarder.

Il déposa le sac au pied de ses pattes, et leva ses yeux sur moi.

Un air penaud, un air si tendre.

Ma mère s'adressa au vétérinaire qui confirma que la patte de Steed venait de reprendre son activité.

« Une ankylose du train arrière, probablement due à un virus »

Pour moi, aujourd'hui au-dessus de la motte de terre qu'il me reste de lui, je suis convaincue que c'est par mimétisme que Steed à mes côtés boitait.

Quand je pris le chemin du collège, il continua de m'accompagner et m'attendre, je portais à ce moment la fierté de mon sac sur le dos.

Les quolibets avaient disparu avec les anciens de l'école, de nouveaux compagnons m'entouraient dans ma classe.

Steed était sujet de toutes leurs admirations.

Steed et mon saxo. En cours de musique, à la demande du prof, en le faisant vibrer entre les murs de ma classe il me fit reluire d'un intérêt certain.

De ces vingt-quatre paires d'yeux je devins exceptionnelle, un instant pour certains, très longtemps pour d'autres, à jamais pour Lawrence.

Lawrence avait les cheveux longs.

Lawrence, comme moi, souriait tout le temps.

Son visage ressemblait à celui d'une madone, ces Marie que l'on prie quand on a plus d'espoir.

L'espoir, Lawrence en avait à revendre.

Ses mots favoris : « On s'en fout, y a pas mort d'homme ! »

Tant que la vie était là…

Elle était si bien, là en lui.

Il n'avait rien qui puisse laisser croire qu'il se pliait aux normes.

Il ne les aimait guère ces règles absolues d'élève discipliné.

Ce n'est pas qu'il fut un rebelle irrespectueux, il savait manifester ses avis en usant de tous les artifices d'une bonne éducation, il était si angélique sous cette forme.

Quand l'agenda ployait sous les contrôles c'était lui que la classe

envoyait quémander un report,

Mais il avait une mémoire et une intelligence si vives qu'il les dilapidait, très souvent, sous l'ennui.

Pour occuper ses doigts agiles, il dessinait, il commença par les caricatures.

Des profs aux élèves tous les travers passaient sous son scalpel ; de moi, il fit un jour un portrait saisissant.

C'est ainsi que nous fîmes connaissance réellement.

Malheureusement, la caricature reprenait tous les sujets passés des quolibets du primaire.

Mon oreille manquante, mon œil droit plus petit, ma cicatrice sur ma lèvre supérieure, mes cheveux filasses, et mes mains posées, aux doigts qui jamais ne se croiseraient.

Je l'avais détesté à cet instant cet ange diabolique.

Il l'avait senti au mouvement de recul, qui me fit bouger la chaise, si brusquement que j'en renversais la trousse de mon voisin de derrière : lui !

Le professeur de math, avait levé un sourcil interrogateur :

— Alors Lawrence !

— Excusez-moi, Monsieur, ma trousse en cherchant mon compas m'a maladroitement échappé.

— Pourriez-vous nous expliquer en quoi un compas pourrait vous être utile en numération.

— L'équation d'un cercle, probablement.

— Ne vous inquiétez pas, un jour Lawrence, vous y viendrez. Bon, allez reprenons.

Lawrence avant la fin du cours me faisait parvenir un message.

« Désolé, je t'en fais une autre, pour demain »

Notre amitié s'est consolidée au fil des années de collège, de lycée, et de ses dessins.

Je garde toujours au fond de mon tiroir sa première caricature de moi et celle du lendemain, où je souris à Steed, de profil.

Il n'a plus jamais fait de caricatures, que des portraits de plus en plus beaux, le charbon laissant place à l'aquarelle puis à l'huile.

Que ferait-il aujourd'hui ?

Il pleurerait avec moi sur le reste de mon chien.

Ils s'adoraient tous les deux.

Lawrence comme moi habitait en ville et rentrait à vélo.

Pédaler relevait pour moi du miracle.

L'amplitude et la souplesse de mes genoux étaient insuffisantes pour que je puisse croire un jour en cette possibilité.

Je l'enviais quelque peu quand il enfourchait sa bécane.

Un instrument technique construit par l'homme qui n'avait aucune vocation à pallier ; une excroissance mécanique qui libérait.

Un soir il l'avait poussé jusqu'à moi, avait mis mon sac sur le sien sur le porte-bagage, et marchant à ses côtés il m'avait accompagnée.

Nous avions discuté, de tout et de rien, je ne peux m'en souvenir, je me rappelle simplement de cette joie d'être ensemble que j'ai toujours ressentie en sa compagnie.

Cette joie, s'étant au cours de ces années, muée en une relation de confiance.

Une profonde amitié.

Comment la vivrions-nous aujourd'hui ?

— Vous allez finir ensemble ! Me disait mon père, sans se moquer, c'était juste une perche qu'il me tendait pour mesurer ce degré d'attachement qui aurait pu me faire souffrir, je n'avais pas à cet instant l'intelligence de l'analyse, un peu vexée de me sentir raillée, je l'avais malmené dans ma victimisation.

— Qui voudrait d'une handicapée comme moi !

Il n'avait pas relevé, baissant les yeux, reprenant la lecture de son journal.

C'est ma mère qui après avait reçu mes aveux.

À Lawrence je me confiais sur mes rêves, comment j'envisageais mon avenir, mes doutes.

Lawrence savait m'écouter, ne me jugeant pas, ne trouvant rien d'abracadabrant, ni d'irréalisable.

— Toi qui veux être une grande graphologue, que penses-tu de mes pattes de mouche ?

— La barre de tes "t" montre une grande détermination.

— Ouais, facile, tu me connais.

— Tes petits "e" recroquevillés veulent dire que tu es introverti.

— Ah, bon !

— Tes "m" n'ont que deux jambes, tu es pressé de finir.

— C'est pas faux !

— Tes "i" le point est une boule, tu cherches la perfection.

— N'importe quoi ! Mes i n'ont pas un point si rond.

— Tes "a" ne sont jamais écrits pareil, ils cachent tes sentiments

— Là, tu exagères, ils sont tous pareils.

— Ben, avec toutes ces lettres, écris une phrase, pas un mot, et tu verras.

Lawrence prit son calepin, sans réfléchir il écrivit, replia soigneusement sa feuille, me la tendit et me fit promettre de ne

l'ouvrir qu'une fois parti.

C'était peu avant qu'il ne disparaisse, j'en connais les mots par cœur, ils sont photographiés dans mon esprit avec la forme de toutes ses lettres et son application sur les “a” identiquement dessinés.

— je t'aimerai toujours.

Mes amies du lycée étaient aussi les siennes, nous formions une équipe dont Lawrence était le cœur, l'esprit, le chef. Non qu'il s'en fut arrogé ce droit mais bien parce que chacune d'entre nous ne voyait que lui.

Il n'était pas devant, nous étions autour. Des échos de lui.

Etouffait-il sous ce poids, jamais il ne s'en est plaint.

— Oui, Lawrence tu as raison.

— Oui, tu n'as pas tort.

— Lawrence tu sais tout.

Quand il était absent, ce qu'il fit de plus en plus souvent, elles se tournaient vers moi comme si j'étais de nous trois la plus apte à transmettre sa parole.

C'est à moi qu'elles demandaient de ses nouvelles.

Je n'en avais pas, j'ignorais beaucoup de choses de lui.

— Je ne savais pas que tu jouais si bien du saxo.

Lawrence venait de placer mon sac par-dessus le sien sur le porte bagage.

— Tu veux que je porte ton autre sac.

L'instrument n'était pas lourd, j'aimais sentir son poids autour de mon cou.

Sur mon épaule, enfermé dans sa protection, il ne pesait pas plus, mais il devenait encombrant.

Je lui laissais la charge.

— Ça pèse, il ne te fait pas mal ?

— Non,

— Tu joues vraiment bien.

— Tu te répètes, Lawrence.

— Oui, parce que tu joues vraiment très bien.

Il souriait, je souriais, nous souriions si bien ensemble.

Steed approcha de lui, glissa son museau sous sa main, implorant une caresse.

— T'es vraiment adorable comme chien, comme ta maîtresse.

J'ai dû rougir et augmenter le pas pour me cacher. Il se précipita pour me rattraper, tout encombré de son vélo, mon saxo et Steed qui

marquait son pas sur le sien.

— T'es vraiment pressée, aujourd'hui.

— Faut que j'aide maman pour les chambres.

— Chouette, comme boulot !

— Ah, bon, tu trouves, tu vas nous aider alors.

C'était une boutade lancée à la dérobade, ce pouvait être aussi l'appât prétexte à le garder.

— Oh, oui !

Ma mère accueillit son aide en souriant.

Dans ses bras qu'elle lui demanda de tendre elle déposa la pile de draps propres et frais.

Ils sentaient bon mai, le printemps des premiers linges séchés au soleil. La fleur des pommiers.

Ensemble nous avons refait le lit, avec application. Porte ouverte sur le parc ensoleillé, Steed interdit de séjour dans les chambres d'hôte, montait la garde devant la porte.

Les oiseaux se murmuraient des mots d'amour.

Nous étions silencieux.

Lawrence adapta son temps au mien, ses gestes aux miens.

Observant mon tempo.

Tirant avec délicatesse les plis du drap pour éviter que de la pince de mes doigts il ne s'échappe.

Ma mère entra, pestant contre Steed qui s'étant redressé faisait barrage.

— Allez gros patapouf, laisse-moi voir où en sont les tourtereaux. Alors les oiseaux, toujours pas fini ce lit, j'en ai encore deux à faire.

— Ça va Maman, on y arrive.

— Bien, alors. Tu peux y aller de toutes tes forces, Lawrence, elle n'est pas en sucre !

— Oui M'dame !

Nos regards se sont croisés par-dessus le lit, il y avait de la joie et de la pudeur emmêlées.

Ils se sont baissés en même temps.

Ma mère devait sourire, je l'entendis à sa voix :

— Je vous pose le change dans les autres chambres. Ne traînez pas, les clients vont bientôt arriver. Steed pousse-toi pour que je sorte !

Nous avons étendu le couvre-lit, lissant chacun de notre côté les plis.

— Il est doux, on dirait de la toile de parachute.
— Tu fais du parachute ?
— Oui, et je vais t'y emmener demain !
— T'es fou !
— C'est le prix à payer pour trois lits !

Le lendemain nous le retrouvâmes, avec mes parents très inquiets, sur un aérodrome au tarmac de gazon.

J'avais, pour venir, cédé trois caprices.

Trois furent peu comparés à ce bonheur que Lawrence m'offrit.

— Je connais le pilote, tes parents vont pouvoir monter pour te voir sauter.

Dans le vide.

Par ma volonté.

Même si je n'étais pas seule, accompagnée par un pilote de tandem, un oncle de Lawrence auquel j'étais harnachée.

Avec Lawrence qui flottait dans le ciel.

Tournoyant, virevoltant autour de moi.

Dessus, dessous, gauche, droite.

Véloce comme l'oiseau, fluide comme le vent.

Un souffle qui me supportait, légère et volatile.

Je ne tombais pas dans le vide, je l'épousais.

Sous moi la maquette du monde prenait forme, les ombres prenaient place, le ruisseau redevenait fleuve, les figurines des hommes, et Steed courait.

De l'avion posé mes parents arrivaient pour me voir atterrir.

Mes pieds n'ont pas touché le sol, c'est le pilote du tandem qui a pris soin d'en amortir la chute.

J'ai repris contact avec l'herbe en douceur.

Les pieds sur terre, j'ai flotté encore de longues heures, souriante et béate.

Mon mutisme reconnaissant, Lawrence l'a entendu, il m'a serrée dans ses bras :

" Tu vois, toi aussi tu l'as fait "

Mes parents pleuraient.

La joie dominait le soulagement, le dépassant dans la fierté.

Le sourire étouffa les sanglots :

« Ma petite fleur, tu peux tout faire ! »

Tout ! Avec Lawrence j'aurais pu faire le tour du monde, je m'en sentais capable.

Avec l'aide de techniciens, dont il me cacha que son père les employait, il équipa un vélo.

Il vint un dimanche à ma rencontre armé d'un drôle de véhicule.

J'étais ce jour en pleine révision pour les épreuves anticipées de français, installée sous l'arbre de Steed, lui ronflant à mes côtés, sur le dos, le ventre au soleil, le museau à l'ombre et les pattes en l'air. Dans sa position préférée.

Lawrence est arrivé sans bruit, Steed n'a pas bronché, il a laissé son instrument technique et m'a prise par la main, celle qui fait boule et faisait de la sienne une si douce feuille.

Il était si pâle, un peu essoufflé.

Il a posé un doigt sur mes lèvres pour les taire.

Puis il m'a guidée jusqu'à sa machine.

Elle est encore là, dans la remise, elle l'attend, l'espère. Comme moi.

Il m'a montré comment elle fonctionnait.

Montrant sans parler, il ne voulait pas de Steed, ne voulait pas de ma mère, ni de mon père, il ne me voulait que pour lui.

Je me suis installée, deux roues à l'arrière, une devant, et des bizarreries de pignons, des roues dentées, des chaînes et de câbles.

Il est resté sur le côté, souriant, les cheveux blonds volants au vent.

Angélique.

J'ai appuyé sur la pédale.

Un tour, deux tours, l'objet s'est avancé, mu par la simple force de mon corps.

L'amplitude de mes genoux suffisait.

Un tour, deux tours. Le frein.

Je suis sortie de la cour, Lawrence à mes côtés.

" Pédale, fonce sur la route, roule " m'ordonna-t-il dans un souffle court, haché, tendu.

« Et reviens-moi »

J'ai pédalé, de tours en tours, oubliant dans une certaine ivresse, la brûlure de mes muscles.

Tours et tourne.

J'ai fait demi-tour, descendant vers lui, je le voyais au loin, je voyais son sourire.

Je me suis laissée glisser sur la pente douce, grisée par la vitesse, le bruit des roues, le vent dans les rayons.

Le vent dans mes yeux, les larmes.

Un plaisir enfantin, égoïste.

Être seule à la commande, diriger le mouvement.

Tirer le guidon à droite, à gauche.

Un caillou sur le sol, l'embardée.

Je crois que j'ai crié, hurlant de toutes mes forces, de colère, de cette rage de perdre le contrôle.

Lawrence courut vers moi, pas assez vite pour empêcher le véhicule de se retourner.

Le bruit de la ferraille, et probablement de mes cris firent aboyer pour la première et dernière fois Steed.

Un aboiement hurlant, comme le loup de nos films d'horreur.

Mes parents arrivèrent alors que Lawrence tentait de me libérer.

Ils se mirent à trois pour retourner la machine, elle n'avait rien, rien que mon sang sur les roues, les chaînes et les câbles.

Ma mère hurlait cherchant sur mon corps d'où le sang s'échappait, je ne sentais rien, le champ de ma vision commença à rétrécir, je ne voyais que Lawrence et les larmes dans ses grands yeux.

Peu à peu je n'entendis plus ma mère, ni Steed, seulement le bruit du vent qui chantait si fort tout à l'heure dans les rayons.

Je fermais les yeux.

Je ne les rouvris qu'à l'hôpital, la tête douloureuse.

Le médecin à mon chevet m'expliqua qu'une nouvelle intervention avait été nécessaire sur l'autre genou, il avait dû remplacer le peu de ménisque donné par mère nature, le peu qui s'était brisé lors de l'accident.

J'eus l'horrible envie de pleurer.

Durant toutes les semaines d'hospitalisation et de rééducation je n'eus aucune nouvelle de Lawrence.

Il passa à mon retour, un dimanche.

Ses cheveux étaient courts, presque rasés.

Il me serra si fort dans ses bras.

Me demandant pardon.

Ses traits étaient tirés, il était l'ombre de lui-même.

Son père l'accompagnait.

Mes parents regardaient sévèrement Lawrence, ce n'était pas de la rancœur ou un impossible pardon, seulement la cicatrice de ce qu'ils avaient souffert.

Nos parents nous laissèrent seuls dans ma chambre, avec Steed en garde-malade, servilement avachi au pied de mon lit, sur son dos reposait ma jambe.

Lawrence ne lâchait pas ma main, il l'entourait, la recouvrait.

En baisa l'arrondi et les vestiges de mes doigts.

— Je m'en veux.

Je posai mon autre main sur la sienne.

— "On s'en fout, y a pas mort d'homme ! »
Il sourit, moi aussi.
— Alors, le français, t'as réussi ?
— On verra. Toi qui veux être une grande graphologue que penses-tu de mes pattes de mouche ?

Je t'aimerai toujours. La forme de ses lettres, son dernier regard, comme un appui à ses mots, qu'il n'osa pas murmurer. Un regard d'un incommensurable amour.
Je t'aimerai toujours, moi aussi Lawrence.
Combien je t'ai pleuré dans les bras de ma mère.
J'ai cogné de ma main resserrée, tout contre elle, si peu fort, si faiblement, la vie qui t'avait abandonnée se vidait en moi.
La médecine, les hôpitaux, cette science de raison n'avait rien pu pour toi, elle qui pour moi avait tant fait.
Une leucémie foudroyante dans ton corps si jeune avait pris de court toute thérapeutique.
Tu t'en étais caché de moi par peur de m'inquiéter.
Ton amour sous silence était pour me préserver.

Juin, les pommiers et leurs fleurs ont neigé sur notre jeunesse, écrasant notre insouciance à jamais
Juillet t'emporta, Lawrence.
Août vient d'enfouir Steed sous terre.

Trois mois, trois petits caprices.
Pour le miracle de te sauver Lawrence, j'aurais donné tous les caprices de la vie.

- Poster un commentaire à propos de cette oeuvre
- Découvrir le profil et les autres oeuvres de cet auteur